

L'autre versant de l'Amérique

Michel Beauchamp

Number 36, 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, M. (1987). Review of [L'autre versant de l'Amérique]. *24 images*, (36), 17–17.

VERSANT DE L'AMÉRIQUE

Michel Beauchamp



South of Reno de Mark Rezyka

Plus d'une douzaine de films américains au FINC (certains tournés en coproduction), qui proviennent de ce qu'on a toujours appelé là-bas le cinéma indépendant. À noter qu'une telle dénomination n'est employée nulle part ailleurs qu'en ce pays où la notion d'auteur dégage un parfum de contrebande : c'est le plus souvent contre les producteurs, ou à leur insu, que les grands cinéastes de son histoire passée ou récente ont pu «faire leur cinéma», en défilant ou en contournant les diktats. Sans appui et à bout de souffle, Mankiewicz ou Welles, par exemple, ont cessé de tourner à l'apogée de leur génie. Aucune reconnaissance, dans l'imaginaire de la nation, de l'apport du cinéma à la culture du pays ; c'est au profit de la gloire et du rêve américains que le cinéma fut mythifié. De sorte que, concentré à gérer ce lourd héritage, le cinéma indépendant s'est lui-même peu confronté aux enjeux nouveaux qui ont travaillé le cinéma dès l'entrée de Godard dans le paysage, époque correspondant à ses débuts, avec le *Shadows* de Cassavetes en 1958. Si l'on exclut la veine expérimentale *hard*, exploitée un temps par les Brakhage ou Warhol, le cinéma indépendant s'est beaucoup employé à représenter l'envers de l'Amérique, celle des reclus, au moment où ils n'étaient pas encore assimilables par le cinéma dominant. Dans la filiation des Nicholas Ray et John Ford, les personnages de *losers* ont été reconduits dans l'Amérique contemporaine pour en peupler l'espace secret. D'où la pléthore de *road movies*, sorte de cinéma du hasard et de la narration libre qui se dresse contre certaines règles d'un réalisme de surface et dont l'objet est de reconquérir cet espace classique du cinéma américain.

«A great story and action, action, action».

dit Samuel Fuller, cinéaste célèbre, mais étrangement occulté dans le répertoire des références cinématographiques des indépendants, tout comme le sont d'autres grands tels Welles ou Hawks. Moins travaillés par les enjeux esthétiques du cinéma que par le souci de débusquer la vérité cachée de leur pays, certains ont peut-être passé outre aux leçons de cinéastes majeurs, rompus à l'exercice de la mise en scène efficace sans pour autant sacrifier aux exigences d'un possible réalisme.

Le road movie : en bout de parcours ?

Robert Frank, figure emblématique du *road movie*, père du cinéma «beat» qu'il inaugure en 1959 avec *Pull my Daisy*, a engendré une forme de cinéma qui s'est constamment reproduite jusqu'à Jarmusch, sans vraiment se renouveler en profondeur. *Candy Mountain*, présenté au festival, le film de son *come back*, vient confirmer un certain épuisement du genre, confiné aux déambulations d'êtres en rupture de ban. Un peu comme pour *Down by Law*, le film est ramené à sa dimension plastique dès qu'est circonscrite la dérive morale de personnages d'envergure réduite.

C'est d'abord dans ses méthodes de production qu'une part du cinéma indépendant se distingue de son immense rival, et dans le rejet d'émotions et de récits stéréotypés, auxquels il oppose pourtant un catalogue assez mince de sentiments et de préoccupations fertiles. *Patti Rocks*, de David Burton Morris, est le prototype de ces films simples dont l'écorce âpre recouvre une chair douceâtre : langage ordurier, machos dépités et idées courtes mènent, en fin de parcours (celui de l'autoroute, bien sûr), à un laïus sentencieux sur les valeurs affectives du versant anti-reaganien de l'Amérique : un mélange de sensiblerie masculine

et de féminisme *soft*. *South of Reno*, de Mark Rezyka, témoigne peut-être d'une entreprise plus audacieuse et pourrait être qualifié d'*anti-road movie*. Ici, le personnage est rivé à son bled du Nevada qu'il ne parvient pas à quitter. Faible et cocu, désavoué par son entourage, c'est un personnage de rêveur obstiné comme on n'en voit jamais dans le cinéma américain. En apparence manipulable, sa détermination naïve à préserver la part de ses fantasmes renvoie les autres protagonistes du film à leur univers fruste et désolé.

Astonished : stupéfiant !

Mais le révélateur de l'ensemble des films américains du festival, celui qui se détache du peloton d'une poignée de films plus ou moins semblables, c'est *Astonished*, du tandem Jeff Kahn et Travis Preston, dont c'est le premier film. Issu d'un profond désir du cinéma, débordant de substance et baignant dans un climat envoûtant, *Astonished* est une version moderne du *Crime et châtiment* de Dostoïevski. Raskolnikov est une femme splendide, comédienne de son état, qui habite le Lower East Side d'un New York représenté dans son ventre grouillant d'êtres complexes et attachants à cent lieues des clichés sur la mosaïque culturelle d'une ville tentaculaire. Mis en scène avec rigueur et une invention éblouissantes, *Astonished* s'empare d'une idée-force (l'expérience-limite du double meurtre commis par Sonia-Raskolnikov) dont il façonne la morale à l'encontre de toute vertu ou des résonances bibliques chères à l'écrivain.

Si l'héroïne échappe au remords et au châtiment, si le film s'ouvre et se ferme sur les images idylliques d'un paradis brésilien où Sonia purge son agréable peine, c'est qu'il s'agit d'un crime d'une beauté subversive par lequel sont sacrifiés deux tenants de l'Amérique : l'abjection, figurée par le propriétaire, et la naïveté (celle de la prostituée, qui est le double de Sonia perruquée en blonde !). Filmé sans concession à l'esthétique convenue d'une avant-garde new-yorkaise aux codes tenaces (les cinéastes n'ont pas tenu à être «politically correct», selon leurs propres termes), *Astonished* adopte une forme flamboyante et un montage savant, étroitement liés à leur sujet dévastateur. «Astonished» se traduit par stupéfait, et c'est de stupéfaction qu'on est saisi en constatant qu'un film d'une singularité aussi forcenée provient des États-Unis. Et les deux cinéastes promettent de rappliquer : ils préparent une adaptation des *Bacchantes*, la tragédie grecque d'Euripide. C'était les quatre meilleurs films américains du festival. □